

A PROPOS DE NOS CRITIQUES AU BOLCHEVISME (1)...

Les communistes et les syndicalistes moscovites de Vérone (2) nous accusent de faire œuvre antirévolutionnaire, puisque nous critiquons la politique bolchevique tandis que la révolution russe a besoin de toute la solidarité des partis d'avant-garde de l'occident parce qu'encore menacée par la politique réactionnaire de l'Entente et accablée par une énorme catastrophe: la disette.

Méritons-nous ce reproche? Je ne le pense pas.

Notre critique du gouvernement bolchevique ne signifie pas que nous renoncions à être solidaires de la Russie de la révolution et elle se différencie profondément de la campagne menée par la presse réactionnaire et social-réformiste. Critiquer les critères et les méthodes du *Parti communiste russe*, illustrer les erreurs et les horreurs du gouvernement bolchevique est pour nous un devoir et un droit, puisque, dans l'échec du bolchevisme idolâtre de l'État, nous voyons la meilleure confirmation de nos théories libertaires. Il faut remarquer aussi que, quand la Russie était, pour le prolétariat italien, la terre sainte de la liberté et de la justice, quand le mirage du mythe russe exerçait sa fascination révolutionnaire sur le monde entier, nous nous sommes tus, à l'exception de quelques voix isolées. La révolution russe était un fait grandiose à accepter tel quel, en bloc, si on ne voulait pas en diminuer les répercussions dans des pays comme le nôtre qui paraissaient prêts à suivre l'exemple qui venait d'orient. Mais deux faits sont venus rompre notre silence volontaire: les révélations faites par Serrati, Colombino, Nofri, Pozzani (3) et d'autres, et plus encore l'importation systématique de toute la littérature bolchevique russe, l'imitation aveugle en tous points du programme et des critères tactiques de Lénine et consorts. Nous nous sommes trouvés dans l'obligation de ne plus taire ce qui était désormais révélé par la presse socialiste elle-même et de nous opposer à la propagande jacobine qui faisait tache d'huile dans les masses, en portant préjudice à ce que nous considérions être «la bonne adresse» révolutionnaire. A tout cela vint s'ajouter la réaction anti-anarchiste du gouvernement de Moscou et la conviction que la politique des bocheviks russes menait à un repli de la révolution en Russie et en occident. Les communistes ont tort de vouloir nous traiter de petits-bourgeois ou d'antirévolutionnaires, comme ils ont tort de persister dans cette attitude hostile. Mais s'ils ont tort dans le sens où notre programme et toute l'histoire de notre mouvement apportent un démenti des plus absolus à leurs accusations, ils ont raison puisqu'il est normal qu'ils se prennent pour plus révolutionnaires et plus extrémistes que nous. Cela est légitime, cela est naturel.

Nos critiques de la politique bolchevique sont cause de frictions entre nous et les communistes et portent préjudice à l'alliance révolutionnaire qui, en fait, existe entre eux et nous. Je crois donc opportun de rendre compte de notre attitude face à la politique bolchevique pour voir s'il y a, de notre côté, aussi des excès et des erreurs. Plutôt que d'erreurs, je pense qu'on peut parler d'excès. A propos de la politique agraire des

(1) Publié dans *Umanità Nova*, Rome, 4 juin 1922.

(2) Courant de l'*Unione Sindacale Italiana* - U.S.I. - favorable à l'alliance avec les communistes, avec, à sa tête, Nicola Vecchi, puis passé au fascisme. Ce courant publiait à Vérone le périodique *L'Internazionale* et polémiquait âprement avec la majorité de l'U.S.I. qui l'avait désavoué (note de P.C. Masini - Pietrogrado, 1917 - Barcellona 1937).

(3) Giacinto Menotti SERRATI, (Oneglia 1876 - Asso 1926), leader du courant «maximaliste» au sein du *Parti socialiste italien*, il dirigea *L'Avanti*, après l'expulsion de Mussolini du Parti; dans l'après-guerre, il fut l'un des partisans de l'adhésion du P.S.I. à la 3^{ème} Internationale.

Emilio COLOMBINO, (Turin 1884 - Rome 1933), militant socialiste et syndicaliste dans la métallurgie à Turin, il fit partie de la délégation de la Confédération générale du travail (C.G.L.) qui se rendit à Moscou en 1920, à son retour, il exprima des fortes réserves à l'encontre du régime soviétique.

Quirino NOFRI, (1861 - 1937), leader du syndicat des chemins de fer italiens il fut élu député de la fraction réformiste du *Parti socialiste*; avec la venue du fascisme, il refusa de s'expatrier et se retira de la vie politique active.

bolcheviks, on est tombé, par exemple, dans l'exagération. Que la politique des réquisitions ait été folle, que la politique de ravitaillement des campagnes ait été insuffisante, que la tentative de nationalisation des terres par des décrets inutiles et uniformes ait été une erreur colossale, tout cela est indiscutable.

Mais de là à affirmer que les paysans russes sont naturellement communistes et que, si la révolution avait pu se dérouler librement, nous aurions en Russie le communisme rural à la Kropotkine, il y a une certaine distance à parcourir; de même pour la nationalisation de l'industrie, l'organisation de l'armée, la bureaucratie et ainsi de suite, la critique anarchiste de la politique bolchevique est tombée dans des excès dus à la mauvaise connaissance des conditions économiques, sociales et psychologiques de la Russie.

On n'a pas toujours su distinguer ce qui était propre au programme des chefs bolcheviques et ce qui était nécessité contingente. Ce qui était réalisable avec des directives autonomistes et fédéralistes et ce qui ne l'était pas, même en cas de triomphe de cette tendance. Notre critique de la politique bolchevique s'est ressentie de l'excessive valorisation de l'action populaire propre à l'anarchisme de Kropotkine. On a donc cru le prolétariat russe plus capable de réalisations communistes qu'il ne l'était réellement.

Une autre erreur est de n'avoir pas tenu compte du fait qu'entre l'éclatement de la révolution et le régime actuel il y eut une période assez longue de libre jeu des forces politiques et sociales pendant laquelle le mouvement anarchiste s'est épuisé et les partis de gauche ont démontré qu'ils n'étaient pas à la hauteur de la situation. Il est inutile de discuter sur ce que la révolution russe aurait pu être. Elle est ce qu'elle est. Et dans la critique de son état actuel, il faut tenir compte du fait qu'à la politique de repli du gouvernement bolchevique contribuent des réalités plus fortes que des principes théoriques. Les paysans ont pris possession des terres qui, de droit, sont nationalisées, mais, en fait, sont partagées entre des petits propriétaires qui constitueront la future bourgeoisie rurale. L'échange de produits plus ou moins clandestins est généralisé et il enrichit toute une catégorie de nouveaux «*requins*».

La bureaucratie est en train de constituer une nouvelle classe de privilégiés. C'est dans tout ce complexe de situations économiques et sociales qu'il faut chercher les causes de la nouvelle politique bolchevique, politique qui a contribué à créer la nouvelle situation mais n'a pas été la seule à la déterminer.

Toute révolution se développe selon les capacités du peuple qui accomplit. L'économie russe était arriérée. Le régime tsariste prouve à quel point la vie politique de la Russie aussi était arriérée et rétrograde. On ne peut donc pas juger en fonction de critères occidentaux une révolution qui appartient plus à l'Asie qu'à l'Europe. Cela dit, je ne justifie pas toute la politique bolchevique. Je crois, au contraire, nécessaire de critiquer le régime bolchevique parce que les communistes italiens le regarde comme un archétype, mais je crois aussi nécessaire de fonder notre critique sur des bases plus solides. Et cela est possible à condition d'observer la révolution russe avec un œil plutôt historique que politique.

Cet effort d'objectivité, qui n'exclut pas la critique mais la plus aiguë et plus juste, servira aussi à nous libérer de beaucoup d'a-priori théoriques qui menacent de raidir notre mouvement et de l'éloigner de l'exacte compréhension de la vie moderne, qui présente des aspects nouveaux qui ne permettent pas toujours de concilier la réalité des choses et des hommes et les idéologies de l'anarchisme classique.

Camillo BERNERI.
